ESSAI

N° 159.

SUR LA RAGE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR A. F. C. DE ST.-MARTIN, de Domfront,

Département de l'Orne.

Duo sunt præcipui medicinæ cardines, ratio et observatio; observatio tamen est filum ad quod dirigi debent medicorum ratiocinia.

BAGLIVI, lib. 1, cap. 2, §. 3.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE, *Examinateur.*
M. DES GENETTES, *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

PIIS MANIBUS

GEORGII-FRANCISI DE S^T.-MARTIN,

Doctoris-Medici Cadomensis, Medici regiæ Celsitudinis Comitis Gallo-Provinciæ et Alenconiensium Ducis, etc. (Nunc Lud. XVIII felicit. regnant.)

. . . . *O misero* pater *adempte mihi!*
Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, pater:
Tecum unà tota est nostra sepulta domus:
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vitâ dulcis alebat amor.
. . . . . .
. . . . . .
. . . . *Audiero nunquàm tua facta loquentem!*
Numquàm ego te, vitâ pater *amabilior,*
Aspiciam posthàc, at certè semper amabo.

Ex. Q. VAL. CATULLO.

A. F. C. DE S^T.-MARTIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/essaisurlarage0006vari

ESSAI

SUR LA RAGE.

Notions historiques sur cette maladie.

La rage a-t-elle existé de tout temps? ou a-t-elle paru à une époque qu'on puisse déterminer? Le plus ancien des auteurs qui ait agité cette question, de ceux du moins dont les ouvrages nous sont parvenus, est *Plutarque*; il florissait à la fin du premier siècle. Ce savant dit que des changemens dans le régime peuvent produire des maladies nouvelles; il croit que la rage parut d'abord du temps d'*Asclépiade*; mais il ne prétend pas que le chien en ait jamais été exempt: il cite même l'expression dont *Homère* s'est servi pour désigner cet animal enragé. (Plut., *Symp.*, lib. 8, *quæst.* 9.)

Cœlius Aurelianus, cent ans environ après *Plutarque*, examine la chose plus à fond, et rapporte les raisons sur lesquelles s'appuient les médecins divisés d'opinions pour soutenir deux sentimens opposés. Ce qu'ils disent se réduit à peu près à savoir si les anciens ont ou n'ont pas connu la rage. Les uns prétendent qu'ils n'en ont pas parlé, les autres citent des passages d'*Homère*, de *Ménandre*, de *Démocrite* et de *Polybe*. *Cœlius* se range de l'avis de ces derniers, sans cependant regarder leurs preuves comme irrévocables.

Si l'on remonte aux écrits des anciens pour pénétrer le sens des lieux cités de leurs ouvrages, on verra qu'*Homère* fait dire à

Teucer, excité au combat par *Agamemnon* : « J'ai lancé huit flèches et percé huit vaillans guerriers, mais je n'ai pu atteindre (en parlant d'*Hector*) ce chien enragé, κυνα λυσσητηρα » (*Il.*, c. 8, v. 299.) Peut-on conclure de là qu'*Homère* connaissait la rage ? N'est-il pas possible que, par l'adjectif λυσσητηρα, il ne voulait exprimer que la fureur? Quelques autres passages pourront éclaircir celui-ci. *Ulysse* voulant engager *Achille* à combattre, lui dit : « *Hector*, dans une fureur terrible, jette de tous côtés des regards féroces; protégé par Jupiter, et dévoré par la rage, λυσσα, il méprise les hommes et les dieux. » (*Il.*, c. 9, v. 239.) Ailleurs *Calchas* parle en ces termes aux deux *Ajax* : « Je crains que nous ne soyons battus ici, où *Hector* enragé, λυσσωδης, aussi terrible que la flamme, conduit les Troyens. » (*Il.*, ch. 13, v. 53.) Il est évident que, dans ce cas, le terme λυσσα et ses composés sont employés pour exprimer la fureur, comme chez nous on se sert du mot *rage*. Je pense toutefois que c'est un sens figuré d'un nom donné d'abord à la maladie du chien; et il est très-probable qu'*Homère* connaissait la rage de cet animal ; rien ne peut faire présumer qu'il ait connu celle de l'homme.

Ce n'est qu'au moyen d'une interprétation louche et détournée qu'on peut rapporter à la rage le passage de *Ménandre* cité par *Cœlius*. Mais il dit positivement que *Démocrite* a indiqué la cause, le siége et le traitement de cette maladie ; il rapporte ses opinions sur ces trois points. Les écrits du philosophe d'*Abdère* ne sont point parvenus jusqu'à nous : il est à croire que, si ces choses se trouvaient dans un ouvrage attribué à cet homme célèbre, le livre était apocryphe et plus récent ; ce qui suit tend du moins à le faire croire.

Hippocrate, qui, comme *Démocrite*, florissait plus de quatre cents ans avant J. C., n'a pas connu la rage, quoiqu'il s'occupât plus particulièrement de la médecine. Le passage de ses écrits cité dans *Cœlius*, comme se rapportant à cette maladie, est celui-ci : « Les frénétiques boivent peu ; ils sont tremblans, facilement irrités et

effrayés par le moindre bruit. » (*Prædict.*, lib. 1, §. 2.) Je ne déciderai point si ces malades étaient véritablement hydrophobes, on peut le croire ; plusieurs autres sentences de ce livre et du deuxième des Prédictions de Cos semblent également se rapporter à la rage : la description générale de l'angine (lib. 3, *de Morb.*) présente aussi beaucoup de traits qui appartiennent à la maladie dont je traite. Mais de là a-t-on le droit de conclure que le père de la médecine la connaissait ? et ne peut on pas tirer une conclusion toute contraire, puisqu'il la confond tantôt avec l'angine, tantôt avec la frénésie, nom qu'il donne à nos fièvres ataxiques et à toutes les maladies dans lesquelles le délire est très-prononcé ? On doit en dire autant de *Polybe ;* il a remarqué que ceux qui fuient l'eau, φεύγυδροι, meurent promptement ; mais puisqu'il se borne à désigner l'hydrophobie comme un symptôme mortel, sans indiquer la cause qui le produit, il est plus que probable qu'il ne la connaissait pas.

Outre ces auteurs dont parle *Cœlius*, d'autres anciens ont aussi écrit quelque chose sur la rage : *Xénophon*, contemporain d'*Hippocrate* et de *Polybe*, dit, dans un discours adressé aux soldats pour réprimer les excès auxquels ils s'étaient portés contre les Cérasontins : « Quoiqu'ils (les Cérasontins) n'eussent commis « aucun crime, ils craignaient cependant que, tels que des chiens, « nous ne fussions devenus enragés « (*Cyrop.*, liv. 5, t. 2, p. 79, trad. de *Larcher.*).

Peu de temps après, *Aristote* écrivait : « Les chiens sont « sujets à la rage, elle les rend furieux ; tous les animaux « qu'ils mordent en cet état deviennent enragés, excepté l'homme. « Cette maladie emporte les chiens et tous les animaux que « les chiens enragés ont mordus, excepté l'homme, πλην ανθρωπου. » (*Arist.*, Histoire des anim., liv, 8, ch. 22, trad. de *Camus*, t. 1, p. 512 et 513.) Ce passage a subi diverses altérations, suivant le caprice ou l'opinion des interprètes et des commentateurs. *Léonicus* a fait imprimer, dans l'édition des Juntes, πριν, au lieu de

πλην ; il pensait que le texte d'*Aristote* avait été altéré par les copistes, et que ce grand homme avait seulement voulu dire que les animaux mordus enrageaient et mouraient avant l'homme. *Niphus* pense qu'*Aristote* entendait que l'homme échappait à la mort par les remèdes ; il parle d'un médecin qui voulait qu'on bût πλην κηνος, et c'est probablement d'après cela que quelques auteurs ont avancé que l'oie seule était exempte de la rage. *Fracastor* croit que le texte n'est pas altéré, mais qu'on doit entendre que tous les animaux mordus enragent, mais non tous les hommes. (*Frac. de Morb. cont.*, lib. 2, cap. 10.) *Scaliger*, ne pouvant s'empêcher de reconnaître l'erreur commise par *Aristote*, s'écrie dans son chagrin : *Utinam non excepisset hominem philosophus !* Sans avoir égard à ces diverses interprétations, on peut, ce me semble, conclure de ce passage qu'*Aristote* croyait l'homme exempt de la rage, et que telle était l'opinion de son temps ; ceci, joint à ce que j'ai dit, sera une preuve suffisante que ni *Démocrite*, ni *Hippocrate*, ni *Polybe*, ni d'autres avant *Aristote* n'ont connu cette maladie. Est-il probable, en effet, que ce savant philosophe eût ignoré que l'homme pouvait être attaqué de la rage, si quelqu'un l'eût reconnu ? Ce ne fut, à ce qu'il paraît, que deux cent à deux cent cinquante ans après lui qu'on s'aperçut que l'espèce humaine n'était pas plus exempte que les autres de cette maladie. On ignore quel fut celui qui le premier l'observa, et ce qui le conduisit à cette découverte ; on sait seulement qu'*Asclépiade* vivait alors, et *Galien* nous a conservé (lib. 2, *de Antid.*) le médicament qu'il employait pour la traiter.

D'après ce qui vient d'être exposé, on peut conclure que les anciens n'ont point connu la rage ; mais de là dira-t-on qu'elle n'existait pas, et qu'elle ne parut que du temps d'*Asclépiade ?* On tirerait, je pense, une conclusion erronée ; en effet, les malades ci-dessus désignés, observés par *Hippocrate* et *Polybe*, étaient très-probablement enragés ; et d'ailleurs il serait difficile de concevoir, quoique la chose soit possible, que le virus rabique

qui, suivant *Aristote*, déterminait alors la rage chez tous les animaux, n'eût aucune influence sur l'homme ; il semble bien plus naturel de penser qu'il était attaqué de cette maladie, mais qu'elle fut confondue (sa cause ayant échappé aux yeux clairvoyans des premiers observateurs) avec la frénésie, l'angine, ou toute autre affection. Cette opinion devient de plus en plus probable, si l'on remarque que, la rage ne se développant ordinairement qu'un ou deux mois après la morsure, dont il ne reste plus alors aucune trace, il était difficile de distinguer le rapport qui existait entre elles. La rareté de la maladie a dû aussi contribuer à la faire méconnaître pendant long-temps. Et si l'on est surpris qu'*Aristote* ait cru l'homme exempt de la contagion, tandis que tous les animaux y succombaient, l'étonnement cessera dès qu'on se rappellera que, ceux-ci étant sujets à un très-petit nombre de maladies, on n'a pu chez eux, comme chez l'homme, confondre la rage avec l'une d'elles ; d'ailleurs on ignorait alors que l'horreur de l'eau et l'impossibilité de boire fussent, dans tous les animaux, les symptômes les plus constans de cette affection, la fureur seule avait frappé ; et comme dans beaucoup de maladies l'homme éprouve un délire furieux, ce phénomène ne pouvait chez lui conduire à la cause qui l'avait produit, lorsque l'hydrophobie à laquelle il était en proie ne paraissait avoir aucun rapport avec la rage du chien.

Demande-t-on maintenant si cette maladie a toujours existé ? On ne peut faire de réponse certaine à cette question. L'origine de la rage, comme celle de la plupart des maladies, se perd dans la nuit des temps, et elle est couverte pour nous d'un voile impénétrable. Toutefois l'homme a dû en être atteint dès que les chiens en ont eux-mêmes été attaqués. *Homère*, qui vivait plus de neuf cents ans avant J. C., paraît avoir connu la rage de ces animaux ; il est probable qu'elle était bien antérieure à ce poëte célèbre, et l'histoire même des peuples ne remonte guère au-delà du temps où

il a vécu ; ainsi l'origine de cette maladie se rattache aux premières notions historiques que nous ayons.

Dès qu'on n'ignora plus que l'homme pouvait contracter la rage, plusieurs médecins, dont *Cœlius Aurélianus* et *Galien* nous ont conservé les noms et les opinions, parlèrent de cette maladie : mais leurs écrits n'ont pas échappé aux ravages du temps, et le plus ancien auteur qui en fasse mention est *Celse*. Il vivait peu avant le commencement de notre ère, cent ans au moins après *Asclépiade*. Ce qu'il dit est court mais juste; il indique, comme traitement préservatif de la morsure, l'application d'une ventouse sur la plaie, puis sa cautérisation avec un fer rouge si la partie le permet; si elle ne le permet pas, il conseille la saignée. Dix-huit siècles ont à peine ajouté quelque chose d'utile à ce traitement. *Celse* pense que, quand la crainte de l'eau, nommée par les Grecs ὑδροφοβία (preuve que ce terme était employé avant lui, et qu'il n'est pas dû à *Galien*, comme quelques auteurs l'ont avancé), que, quand cette crainte paraît, il reste peu d'espoir de conserver le malade, et que le seul remède à employer est l'immersion imprévue. (Lib. 5, cap. 2, §. 12.)

Vers le milieu du premier siècle, *Dioscoride* et *Pline*, contemporains, suivant la plupart des historiens, parlèrent aussi de la rage. *Dioscoride* ajouta des vérités utiles à ce qui avait été écrit; il est le premier qui ait donné une description assez exacte de la rage du chien, et même de celle de l'homme; il dit que la maladie se développe ordinairement quarante-deux jours après la morsure; qu'il l'a vue tarder six mois et un an, et qu'on prétend qu'elle est survenue après sept ans. Il conseille le traitement préservatif de *Celse*, et il veut qu'on entretienne ensuite la plaie ouverte pendant quarante jours, en la pansant avec des substances irritantes. Il avoue qu'il n'a vu personne échapper à la maladie développée, quoiqu'on cite deux guérisons. *Dioscoride* aurait dû s'en tenir là, et ne pas ajouter au traitement simple et lumineux de *Celse* une foule de médicamens inertes, qu'il regarde comme des spécifiques, et qui

font encore la base de la plupart des remèdes donnés aujourd'hui comme secrets. (*Diosc.*, lib. 6, cap. 56.)

Quant à *Pline*, ce qu'il rapporte montre plus d'érudition que de jugement, et que de talent d'observer; il semble avoir pris à tâche de recueillir toutes les inepties écrites avant lui, et toutes les erreurs populaires de son temps sur la rage. Il indique, comme moyens préservatifs de cette maladie, la chair salée ou le poil de la queue du chien enragé; le foie cru de petits chiens de même sexe que celui qui a mordu; la cendre de queue de musaraigne vivante; le bouillon de fouine, de blaireau, de coucou et d'hirondelle, et cent autres remèdes pareils : le foie du chien enragé mangé cru, même cuit, est, dit-il, un médicament bien plus efficace; la cervelle de coq a la singulière propriété de préserver pour un an seulement; le sang menstruel, dont on a teint un linge, placé sous la coupe dans laquelle on donne à boire au malade, dissipe sur le champ l'hydrophobie. Enfin il rend lui-même justice à tous ses remèdes, et n'en montre pas moins une crédulité sans bornes. Il dit (lib. 25, cap. 2): « Jusqu'à présent la morsure du chien enragé avait été incurable; mais, depuis peu, la mère d'un soldat, ayant vu en songe de la racine de rosier sauvage, avec l'ordre de l'envoyer à son fils pour qu'il en bût, lui écrivit, et le pria d'obéir à l'oracle. Quand il reçut la lettre de sa mère, il éprouvait déjà la crainte de l'eau. Il fit ce qu'elle ordonnait, et il fut guéri, ainsi que tous ceux qui depuis ont employé le même moyen. » C'en est assez, et peut-être trop, pour faire voir dans quel esprit cet auteur a écrit.

Un siècle après cette époque, *Cœlius Aurélianus* et *Galien*, qui ont vécu à peu près dans le même temps, remarquèrent les premiers que l'hydrophobie pouvait survenir sans contagion. *Arétée* n'avait point observé ce fait, comme on l'a dit, car il confond l'angine avec la rage. *Cœlius Aurélianus* traite plus au long de cette maladie qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui. Dans huit articles séparés, il parle de la synonymie et des causes, de la définition, de la description, du diagnostic, de l'ancienneté, du

traitement de la rage ; il cherche si c'est une maladie de l'esprit ou du corps ; enfin quel est le lieu qu'elle affecte. Il la rapporte au *strictum*, et n'indique pour traitement que les relâchans et des soins qui peuvent diminuer la violence des douleurs ; il cite en outre les remèdes qu'emploient plusieurs médecins. (*Acut. Morb.*, lib. 3, cap. 9). *Galien*, dans ses livres de Matière médicale, répète une partie des erreurs de *Pline* et de *Dioscoride* ; il donne aussi (*de Antid.*, lib. 2) les recettes de plusieurs praticiens ; mais, après avoir décrit la rage du chien (*de Ther.*, *ad Pis.*, lib. 1, cap. 16), il conseille le véritable traitement de sa morsure. On trouve encore dans ses écrits plusieurs passages relatifs à cette maladie ; il en parle lib. 6, cap. 5, *de Loc. affect.*

Aetius (*Tetrab.* 2, Serm. 2, cap. 24), au quatrième ou cinquième siècle ; *Paul d'Ægine* (lib. 5, cap. 3), au cinquième ou septième ; chez les Arabes, *Sérapion* (*Tract.* 50, cap. 17), au neuvième siècle ; *Avicenne* (lib. 4, fen. 6, *Tract.* 4), au onzième, ne firent que répéter ce qui avait été dit. Ce dernier y ajouta cependant une erreur remarquable par sa singularité ; il traitait les morsures par les cantharides à l'intérieur : ses malades étaient affectés de rétentions d'urine, ou leurs urines étaient *noires et mêlées*, dit-il, *de morceaux de chairs admirables, semblables à des animaux, et surtout à de petits chiens.* Depuis, *Gentilis* son commentateur, et *Pierre d'Abano*, n'ont pas craint de dire que c'étaient de véritables chiens, développés par le venin, que le médicament faisait rendre.

Gariopontus, au douzième siècle, *Arnaud de Villeneuve* (lib. 3, cap. 9), au quatorzième, sont presque les seuls qui, depuis les Arabes jusqu'au commencement du seizième siècle, aient traité de la rage. Et doit-on en être surpris, puisque, pendant ce temps, la culture des sciences et de l'esprit humain était presque oubliée ? L'Europe sortit enfin alors de la longue léthargie dans laquelle elle avait été plongée. On étudia la médecine, et c'est dans les écrits des médecins de ce temps que l'on trouve les premières observations authentiques qui aient été publiées sur la rage. Quelques

ouvrages de ce siècle furent même uniquement consacrés à cette maladie. *Bravius*, *Mercurialis*, *Varismanus*, *Mancinellus*, *Bauhin*, en donnèrent des traités *ex professo*. Dans le siècle suivant, *Roscius*, *Codronchius*, *Caranta*, *Durey*, *Ravelly*, *Lentilius* et plusieurs autres s'occupèrent aussi spécialement de la rage. Enfin, outre les traités particuliers de *Hunault*, de *Desault*, de *Sauvages*, d'*Astruc*, de *Nugent*, de *Boudot*, d'*Asti*, de *Vaughan*, etc., etc., le dix-huitième siècle avait vu éclore une foule de faits importans épars dans les recueils d'observations ou dans les traités généraux de pathologie, lorsqu'un prix proposé, en 1778, par la Société royale de Médecine, donna lieu à de nouvelles recherches. MM. *Andry* et *Portal* publièrent deux ouvrages destinés à faciliter le travail des concurrens; et la Société royale de Médecine fit elle-même imprimer, en 1784, un volume entier de mémoires et d'observations à ce sujet. Depuis, MM. *Enaux* et *Chaussier* ont fait paraître un ouvrage spécialement destiné à propager le traitement rationnel de la rage. Enfin M. *Lalouette* a donné, en 1812, un Essai sur cette maladie.

Tels sont les ouvrages qui méritent surtout de fixer l'attention parmi le grand nombre que nous possédons. Quoique traité tant de fois, le sujet n'est pas épuisé, et les opinions sont aussi divergentes qu'elles peuvent l'être. On a émis une foule de systèmes basés sur un trop petit nombre de faits, et démentis par d'autres observations. On n'a pas comparé tous ces faits pour fonder une théorie certaine, et de là tant de controverses. Espérons que l'impulsion donnée aux esprits depuis la fin du dix-huitième siècle, impulsion due en grande partie au savant auteur de la Nosographie et à *Bichat*, conduira bientôt à une connaissance exacte d'une des maladies les plus intéressantes de celles auxquelles l'espèce est exposée.

Synonymie. *Définitions, classifications, divisions.*

Les Grecs ont nommé la maladie qui nous occupe λυσσα, ὑδροφοβία; les Latins, *hydrophobia, rabies*; quelques auteurs, dont les écrits ne

nous sont point parvenus, la nommèrent *hygrophobia*, *phobodipsos*. *Andreas* l'appela *cynolyssos*. Presque tous les Français l'ont désignée par les noms de *rage* ou d'*hydrophobie*. Quoiqu'il soit à peu près indifférent de lui assigner l'une ou l'autre de ces deux dénominations, cependant la dernière n'indiquant qu'un symptôme qui se remarque quelquefois dans d'autres maladies, il me paraît plus convenable de lui conserver le nom de *rage*.

Définitions. Dirons-nous, avec *Cœlius Aurélianus*, que la rage est une soif vive, avec crainte de l'eau, sans aucune autre cause qu'une certaine passion dans le corps; avec *Rufus*, cité par *Paul d'Egine*, que c'est une espèce de folie produite par l'atrabile ; avec *Avicenne*, que c'est une conversion de la complexion à une mélancolie maligne et vénéneuse, etc.? Il n'est pas, je pense, besoin de réfuter de telles opinions.

Si l'on réfléchit à la manière dont on peut la définir, on s'aperçoit bientôt qu'il n'y a que deux moyens de le faire. Le premier consiste à énoncer brièvement les symptômes principaux de la rage. C'est ainsi que MM. *Enaux* et *Chaussier* disent que c'est une maladie convulsive et spasmodique, accompagnée d'un excès de sensibilité, qui se termine ordinairement par un délire furieux, quelquefois sans fièvre. Le second moyen, qui me semble préférable, est bien plus difficile; il consiste à reconnaître la cause physiologique des symptômes, et à l'énoncer avec ceux-ci. M. *Lalouette* paraît l'avoir tenté; mais il s'est égaré en faisant entrer dans sa définition la cause prochaine d'une maladie qui, comme celle des autres affections, nous sera sans doute toujours inconnue. Il dit, page 73, que c'est une exaltation trop excessive de la sensibilité, causée chez l'homme par la dépravation de l'humeur de la transpiration, qui, portée sur le tissu muqueux de la peau, exerce son action sur les expansions nerveuses dont il est recouvert.

Si j'osais donner une nouvelle définition de la rage, je dirais qu'elle consiste dans une exaltation excessive de la sensibilité, avec

aberration de cette même faculté, d'où résultent les douleurs vives par l'impression la plus légère, les convulsions, l'hydrophobie, l'envie de mordre, le délire, etc. Ce serait anticiper sur ce qui doit être dit plus tard, que de placer ici les raisons qui me font préférer cette définition à toutes les autres. Je les renvoie aux réflexions sur les symptômes et sur la nature de la maladie,

Classification. Les nosologistes ont presque tous rangé cette maladie parmi les névroses, et c'est la seule place qu'elle doive occuper. Quant à l'ordre dans lequel elle se trouve, il varie suivant la méthode adoptée par chacun d'eux.

Divisions. Quelques auteurs ont distingué la rage mue ou commençante, et la rage blanche ou déclarée; mais ce ne sont que des périodes de la même maladie, et non des espèces. *Belloste* (Chir. d'hop., t. 1, pag. 526) en fait deux espèces, suivant la saison dans laquelle elle paraît. Il l'appelle *australe*, quand elle se développe en été; *septentrionale*, si c'est en hiver; il croit leur cause prochaine différente. S'il avait remarqué que la rage se développe aussi au printemps et en automne, il aurait dû en faire quatre espèces. D'autres en ont distingué sept chez le chien; ils ont confondu avec la rage plusieurs maladies auxquelles cet animal est exposé. Enfin la seule division qui mérite l'attention, est celle qui est fondée sur la différence des causes déterminantes; ou elle est produite par l'inoculation d'un virus, ou elle survient sans communication préalable; de là la rage proprement dite, et la rage spontanée de tous les auteurs. Ils ont aussi distingué l'hydrophobie symptomatique, dénomination essentiellement mauvaise; puisque l'hydrophobie n'est qu'un symptôme, elle doit se rapporter à la maladie dans laquelle on l'observe, et ne pas être rapprochée de la rage.

Causes.

Les auteurs ont émis des opinions si opposées, ont observé des faits en apparence tellement contradictoires, que rien n'est plus obscur et moins connu que les causes de la rage. Les uns, en effet, vont jusqu'à nier qu'il existe un virus rabique, et regardent la maladie comme un pur effet de la terreur. Le savant *Bosquillon*, qui depuis peu a terminé sa carrière, a soutenu cette opinion, adoptée encore aujourd'hui par M. *Girard* de Lyon. D'autres ont cru qu'il suffisait, pour contracter la maladie, de toucher à un animal enragé, de manger sa chair, de respirer son haleine ou les émanations qui s'élèvent de son corps, de recevoir un coup de ses griffes, etc. ; le plus grand nombre a pensé que l'introduction de la salive au-dessous de l'épiderme était seule capable de la communiquer, et que les autres humeurs n'avaient aucune propriété délétère. Les partisans de chaque opinion se sont appuyés sur un grand nombre de faits, niés sans raisons par ceux d'une opinion contraire, et qu'on ne peut s'empêcher de regarder comme vrais, si on examine la chose exempt de tout esprit de système. Les auteurs ont voulu rattacher tous les phénomènes à un seul principe, et pour généraliser, ils ont refusé d'admettre ce qu'ils ne pouvaient expliquer. Ainsi M. *Bosquillon* ayant remarqué que la terreur seule et plusieurs autres causes produisaient la rage ; que, d'un très-grand nombre de personnes mordues, quelques-unes seulement étaient atteintes de la maladie, et surtout celles qui étaient fortement effrayées de leur accident ; que jamais la rage ne présentait la marche régulière et le temps précis d'incubation propres au développement des autres virus ; que l'inoculation avait été tentée inutilement ; qu'on avait employé avec succès dans son traitement une foule de remèdes superstitieux ou inertes, dont le seul effet était de tranquilliser l'imagination ; M. *Bosquillon*, dis-je, ayant fait ces remarques, fut conduit par elles à nier que la morsure

du chien enragé pût produire cette maladie, et il la regarda, dans tous les cas, comme le résultat de la crainte et des préjugés. Il était facile de lui répondre que les enfans et les animaux, quoiqu'ils ignorent le danger auquel les expose la morsure, n'en enragent pas moins ; que les adultes, qui ne croient pas avoir été blessés par un chien enragé, ou qui ne redoutent nullement les suites de la morsure, sont aussi attaqués de cette maladie; tandis que souvent, dans des circonstances semblables, les personnes les plus inquiètes sur leur sort n'éprouvent aucun accident. Cela seul suffit pour faire admettre l'existence d'un virus rabique ; et si son action est différente de celle des autres virus, ce n'est pas une raison pour dire qu'il n'existe pas.

Quant à ceux qui ont vu la maladie survenir après avoir mangé, ou touché des animaux enragés, ou reçu des coups de griffes donnés par un chat, etc., peut-être ont-ils eu tort de conclure qu'alors il y avait contagion ; il est possible en effet que la crainte ait été la seule cause du développement de la rage. Je ne déclare cependant pas d'une manière positive que, par des circonstances de disposition propres à certains individus, il ne puisse y avoir de cette manière une véritable absorption d'un principe délétère, et que les différentes parties de l'animal enragé, portées dans l'estomac, ou simplement touchées, ne puissent communiquer la rage ; mais si la chose est possible, du moins elle est très-rare. Il serait sans doute facile de nier ces faits, comme le font beaucoup de médecins, et d'en rapporter de tout-à-fait opposés en bien plus grand nombre. Mais de ce que presque toujours on a touché et mangé impunément les animaux enragés, est-ce une raison pour conclure que dans aucune circonstance la maladie ne peut être communiquée ainsi ? Et par un raisonnement semblable, ne serait-on pas conduit à admettre l'opinion du professeur *Bosquillon*, puisque, d'un très-grand nombre de personnes mordues, quelques-unes seulement contractent la rage ?

Quelle que soit l'idée que les auteurs se sont formée du dégré de

contagion de la rage, tous s'accordent à dire qu'une maladie analogue par ses symptômes peut se développer spontanément chez l'homme ; mais ils ne sont nullement d'accord sur la nature de cette maladie. Ceux en effet qui ont nié l'existence du virus rabique l'ont regardée comme parfaitement identique à la rage, et n'ont vu dans l'une et dans l'autre que des symptômes hydrophobiques, qui ne pouvaient se communiquer par la morsure. Les autres ont pensé qu'il n'existait aucun rapport de nature entre ces deux maladies, et que la rage spontanée n'était pas et ne pouvait être contagieuse. Je n'adopte ni l'une ni l'autre de ces deux opinions ; je crois cette maladie en tout semblable à la rage canine, et je pense qu'elle peut se communiquer par la morsure. En effet, les causes qui développent cette maladie *spontanément* chez l'homme la déterminent aussi chez les chiens ; et l'on sait qu'alors la morsure de ces animaux est aussi dangereuse que s'ils avaient reçu la rage par contagion. J'avoue toutefois que cette analogie ne suffit pas pour faire preuve ; il faudrait des faits, et je n'en connais qu'un qui puisse confirmer ce que je dis ; il est consigné dans la dissertation de M. *Bunout*, 1814, n.° 17. Un chien enragea trois semaines après avoir léché la bouche de sa maîtresse, atteinte d'une rage spontanée. Mais d'un fait isolé on ne peut rien conclure ; l'animal aurait pu enrager sans aucune communication, et surtout en médecine on doit craindre de dire : *post hoc, ergo propter hoc.*

En résumé, je pense qu'il peut exister dans l'économie une disposition telle à contracter la rage, que cette maladie se développe sans le concours d'aucune cause déterminante ; que cependant une passion violente, la colère, une terreur subite, le chagrin, l'indignation, l'abus des plaisirs de l'amour, les écarts extrêmes de régime, l'exposition aux rayons solaires, un refroidissement subit, une marche forcée, une blessure, etc., favorisent ou occasionnent son développement ; mais cette disposition est très-rare, puisqu'on n'observe que de loin en loin la rage déterminée par ces causes La morsure des animaux enragés la produit bien plus souvent ; je

pense qu'elle ne fait qu'augmenter la disposition à contracter la maladie, de telle sorte que, suivant les cas, elle se développe sans le concours d'aucune autre cause, ou qu'elle a besoin, pour paraître, d'une des causes efficientes ci-dessus énoncées; ou que même, par des circonstances qui nous sont inconnues, l'individu résiste et n'enrage pas, quelque chose qui arrive. J'en dirai autant de tous les modes de contagion; mais, outre la disposition plus ou moins grande à contracter la rage, l'activité de l'absorption, variable chez les différens individus, peut encore contribuer au développement plus ou moins prompt et certain de la maladie.

Il est des cas où la morsure d'un animal bien portant donne lieu à la rage, surtout s'il était en colère lorsqu'il a mordu. Elle survient alors immédiatement après la morsure qui détermine, par irritation, le développement de la maladie à laquelle l'individu était antérieurement disposé. Je n'assure cependant pas que la salive, ayant acquis des propriétés délétères par l'effet de passions violentes ou de maladies, ne pût quelquefois être absorbée et donner ainsi lieu, au bout d'un temps plus ou moins long, à une rage semblable en tout, par son mode de développement, à celle communiquée par un animal enragé.

Si la manière dont je considère les causes de la rage est vraie, il existe quelquefois une disposition très-grande à la contracter; mais le plus souvent cette disposition existe à peine, ou n'existe pas; et de là ces variétés innombrables dans la communication de la maladie, le temps qu'elle a mis à se développer, les opinions des auteurs, etc. Telle est l'explication ou plutôt le corollaire qui me semble découler des faits, trop longs pour être exposés ici, et d'ailleurs connus de tous les médecins.

On ne doit pas non plus oublier que les animaux communiquent un virus plus ou moins actif, non-seulement suivant leur espèce et la période de leur maladie, mais aussi suivant leur idiosyncrasie différente. Ainsi, d'un grand nombre de personnes mordues par le même animal, une ou deux enragent seulement; tandis qu'au-

cune de celles mordues par un autre n'échappe à la rage, quoique toutes aient été soumises au même traitement. (*Voyez* p. 45).

Le climat, la constitution atmosphérique, la saison peuvent encore avoir une influence plus ou moins grande sur le développement de cette maladie. Ainsi, du temps de *Cœlius Aurélianus*, la Carie et la Crète y étaient plus exposées que tout autre pays ; actuellement elle est très-rare en Pologne ; elle est inconnue dans l'Amérique méridionale (Bibl. raison., p. 422) ; dans l'Égypte, (*Volney*, Voyage en Syr. et en Egyp. t. 1. p. 203.) M. le professeur baron *Des Gesnettes*, président de cette thèse, s'est même assuré qu'aucun terme dans la langue Arabe ne désigne cette maladie. M. *Bosquillon* dit (Mém. sur les causes de l'Hydr.) que toute la Turquie en est exempte ; j'ignore d'après quel témoignage il l'avance, et je ne sais si la chose est vraie. En France, elle paraît plus commune dans les campagnes que dans les grandes villes.

La saison peut aussi influer sur le développement de la rage. Ainsi, dans nos climats, l'été, surtout lorsque les chaleurs sont fortes, voit naître plus souvent cette maladie que toute autre saison ; les hivers très-froids favorisent aussi son développement. Quant à la constitution atmosphérique, elle ne peut manquer d'exercer une influence quelconque ; mais nous n'avons aucune donnée à ce sujet.

D'après ce que je viens d'exposer, on peut dire qu'il n'est point de virus dont les effets soient autant subordonnés à des causes étrangères de différentes espèces que le virus rabique, et l'on a eu tort quand l'on a dit que son activité surpassait celle de tous les autres, car cette activité n'est que relative, et l'on a confondu avec le degré de contagion les symptômes terribles qu'il détermine.

Si l'on demandait maintenant quelle est la nature du virus et la cause prochaine de la maladie, je répondrais qu'il est impossible de résoudre de telles questions ; essayer de le faire, ce serait s'égarer dans le vaste champ des conjectures. Quant à la manière dont la maladie se développe, je pense qu'on s'est éloigné de la vérité

lorsqu'on a voulu que, dans tous les cas, cette manière fût la même. Quand la rage ne paraît que quelques jours ou quelques mois après la morsure de l'animal enragé, je crois que le mode de développement est le même que celui de tous les autres virus; c'est à dire qu'il est absorbé, porté dans le torrent de la circulation, et qu'alors il produit la maladie. Cette opinion, généralement admise, me paraît bien plus probable que celle des auteurs qui attribuent le développement de la maladie à l'irritation causée par le virus sur les nerfs, dans le lieu même de la morsure; car alors, l'irritation n'étant jamais plus forte qu'au moment de cette morsure, la rage devrait se développer peu après. C'est effectivement ce qui a lieu lorsque la morsure d'un animal sain, ou toute autre cause que la contagion occasionne la maladie.

Lorsque la rage ne survient qu'après plusieurs années, le virus paraît n'avoir pas eu assez de force pour détruire l'état de santé; mais il a imprimé à l'économie une disposition à la maladie, qui n'a besoin pour se développer que d'une circonstance favorable. Enfin, lorsqu'une passion vive la détermine, elle se développe comme, dans une autre disposition individuelle, se développerait une fièvre ataxique ou toute autre affection.

Symptômes, marche, durée, terminaison de la Rage.

Symptômes. La plaie produite par un animal enragé ne présente d'abord rien de particulier; elle se cicatrise comme si elle était simple, et ne fait, pendant un temps plus ou moins long, ressentir aucune douleur. Mais ordinairement après trente ou quarante jours, la cicatrice devient douloureuse; la sensation est tantôt sourde et légère, tantôt pongitive et très-vive; elle se propage de proche en proche, et parvient, en trois ou quatre jours, jusqu'au cerveau ou à la gorge. Pendant ce temps, la cicatrice rougit, se gonfle, se rouvre; les bords de cet ulcère sont sanguinolens et livides; il en découle une sanie âcre, puante, rougeâtre et icho-

reuse ; l'appétit se perd ; souvent la sécrétion des urines diminue, ou leur excrétion devient difficile. La sensibilité du malade augmente ; il éprouve des frissons , un embarras dans la tête, un malaise inconnu qui le rend inquiet , rêveur, triste et colère. Il a un amour profond pour la solitude, et quand il la trouve, elle ne lui présente plus aucun charme, elle ne fait même qu'augmenter sa tristesse et son ennui ; il revient alors au milieu de ses parens et de ses amis, mais ses noires idées l'accompagnent toujours ; il cherche vainement un repos qui le fuit ; semblable au malheureux poursuivi par les remords, s'il veut se dissiper par une course à cheval,

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Croyant toujours moins souffrir dans une situation nouvelle, il en change continuellement. Il bâille, soupire, se plaint, murmure à demi-voix. Il éprouve de temps en temps des frissonnemens, des soubresauts, des mouvemens convulsifs. Si le sommeil ferme un moment sa paupière, il n'est point pour lui le terme des maux ; des rêves effrayans troublent sa tranquillité ; le malade croit voir des étangs, des goufres prêts à l'engloutir ; ou plus souvent il croit être poursuivi, attaqué de nouveau par l'animal dont il a reçu le funeste poison ; tout tremblant il s'éveille en sursaut, il frémit ; son visage est pâle, resserré ; son air sombre, effrayé ; son œil dur et hagard ; tout éveillé, il croit encore voir et entendre l'animal furieux qu'un vain fantôme lui a présenté à l'esprit pendant son sommeil ; il demande avec instance, et d'une voix tremblante, qu'on éloigne cet objet horrible qui lui cause tant de frayeur.

Cependant la maladie fait des progrès ; les angoisses augmentent ; les frémissemens, les soubresauts deviennent plus fréquens ; l'agitation de l'air, un bruit même léger, la lumière, enfin toute sensation un peu vive suffit pour les déterminer. Aucune douleur particulière ne se fait ressentir, mais une agitation intérieure inexprimable, un resserrement général, et plus marqué aux tempes que partout ailleurs, une lassitude extrême tourmentent le malade. La

déglutition des solides est encore facile ; mais celle des liquides est douloureuse, accompagnée de contractions spasmodiques du pharynx et des muscles du cou, de suffocation, et surtout d'un frissonnement général. A cette période, la face est ordinairement pâle, rétractée, exprimant une anxiété, une inquiétude extrême ; les yeux sont enfoncés et sombres; la peau est sèche, quelquefois d'une couleur jaune ictérique. La poitrine, comme serrée, ne se dilate qu'avec difficulté; la respiration est convulsive, la voix changée, quelquefois aiguë, quelquefois grave, plus souvent rauque, tremblante, entrecoupée. Le pouls est faible, irrégulier; quelquefois le cœur offre des palpitations. Le ventre est resserré, la constipation opiniâtre, ou des déjections de matières vertes poracées, et des vomissemens de même nature ont lieu; souvent une chaleur brûlante se fait ressentir dans les entrailles. Les urines sont supprimées, ou peu abondantes, rendues souvent et avec difficulté. L'inquiétude morale est extrême ; les affections sont vives, mais surtout les sensations ; souvent le malade croit entendre des sons ou voir des objets qui n'existent que dans son imagination, et il éprouve des terreurs paniques : au reste, les raisonnemens sont parfaitement justes. Ces symptômes s'accroissent graduellement et avec rapidité ; la langue et la bouche se dessèchent, ou sont tapissées d'une sécrétion écumeuse que le malade crache souvent. Une douleur, ou plutôt une gêne indéfinissable, se fait ressentir au fond du gosier. Une soif brûlante dévore le malheureux patient; il demande à boire, et saisit avec avidité le vase qu'on lui présente; mais, terrible réalité de la fable de Tantale, à la vue du liquide il frissonne, l'approche de ses lèvres en frémissant, et le repousse avec horreur dès qu'il y touche. Soudain il prend la ferme résolution de supporter patiemment la soif plutôt que de chercher à l'apaiser ; mais, le besoin augmentant toujours, l'espoir d'être plus heureux une seconde fois et les exhortations des assistans le déterminent à une nouvelle tentative; efforts inutiles, à peine il aperçoit la liqueur qu'un tremblement spasmodique général ou des convulsions effrayantes se déclarent. La sensibilité est

alors exaltée à un tel point, que le contact d'un corps, surtout s'il est froid ; le déplacement de l'air par la marche d'une personne, par une porte qui s'ouvre ; la vue d'un corps bri lant, de l'eau surtout, son nom seul ou le bruit que produit son agitation ; les sons légers, et particulièrement l'aboiement des chiens, etc., suffisent pour déterminer ces exacerbations, auxquelles on a donné le nom d'*accès*. Elles sont d'autant plus facilement produites, d'autant plus fréquentes, d'autant plus longues et d'autant plus terribles, que la maladie touche de plus près à sa fin. A leur approche, le pouls devient dur et fort ; le visage rouge, animé ; les yeux sont enflammés, étincelans. L'accès déclaré, le pouls est faible, serré ; les muscles de la face sont agités de mouvemens convulsifs ; les yeux égarés, menaçans, fixes ou dans une agitation continuelle ; la bouche se remplit d'une bave écumeuse que le malade lance au visage des assistans. La fureur et la terreur sont peintes en même temps sur sa figure ; son aspect est effrayant ; il perd la raison, grince des dents, cherche à mordre ses proches et ses amis. Souvent il est tourmenté par une érection violente avec ou sans pollutions : les femmes sont aussi en proie à toutes les fureurs de la nymphomanie. Dans cet état terrible, le malade pousse quelquefois des cris affreux, que l'on a comparés tantôt à l'aboiement des chiens, tantôt au hurlement des loups ; quelquefois même le malade s'échappe, court de côté et d'autre, puis s'arrête tout à coup, ou marche lentement, avec un air stupide, assoupi, languissant. Enfin le calme se rétablit peu à peu ; le pouls se relève ; le corps est couvert d'une sueur froide ; le malade éprouve une lassitude extrême, un affaiblissement universel ; des douleurs très-vives et brûlantes se font ressentir dans diverses parties, et surtout le long du rachis ; souvent le priapisme continue.

Revenu à la raison, les affections de l'hydrophobe sont douces, affectueuses et très-vives ; il déplore son état malheureux, s'inquiète sur le sort futur de ses proches, demande pardon des excès auxquels il s'est porté, prévoit un nouvel accès, prie instamment les assistans

de le garrotter et de s'éloigner, les avertissant de l'insurmontable désir qu'il a de les mordre.

Cette exacerbation est ordinairement plus forte que la précédente. Enfin, après plusieurs alternatives de calme et de fureur, le pouls devient très-faible, petit, inégal, intermittent, puis insensible; la difficulté de la respiration est telle, que la suffocation paraît imminente; les vomissemens, les hoquets, les angoisses sont portés au plus haut degré; la parole est impossible; le désordre de toutes les fonctions intellectuelles est extrême; une sueur froide et visqueuse couvre tout le corps, et la mort a lieu dans des convulsions, des syncopes, ou pendant un calme trompeur qui succède à une exacerbation : ce calme dure cinq, six heures, même dix ou douze, et souvent alors le malade peut boire. Il semble que la sensibilité, portée pendant long-temps au plus haut degré d'exaltation, s'émousse par cette exaltation même, comme un ressort tendu outre mesure perd son élasticité, s'il m'est permis d'employer cette comparaison mécanique.

Variétés. Présentant un tableau de la rage, j'ai dû réunir tous les traits sous lesquels elle se montre dans les différens individus qui en sont attaqués; mais on se tromperait étrangement si l'on croyait les retrouver tous dans chaque malade. Le plus souvent même les symptômes sont beaucoup moins violens; les accès ne sont caractérisés que par des frissonnemens, des convulsions plus ou moins durables, quelquefois très-éloignés les uns des autres, quelquefois, au contraire, presque continus. Il en est de même du délire, ordinairement on ne le remarque que pendant les exacerbations; quelquefois il dure presque depuis le commencement de la maladie jusqu'à la fin; quelquefois au contraire il n'existe dans aucun temps. Les forces, ordinairement augmentées, sont quelquefois comme anéanties; au lieu d'une exaltation de la sensibilité et de la contractilité, on a remarqué, dans certains cas, de la stupeur, un état comateux, une sorte de paralysie. Outre ces variétés, qui

tiennent à l'idiosyncrasie du malade, il en est d'autres qui dépendent de son tempérament, de son état moral, des soins qu'on lui donne.

Quant au tempérament, la maladie aura un caractère de bénignité relative chez les individus lymphatiques; elle présentera plus de gravité et une marche plus rapide chez ceux doués d'un tempérament sanguin ou nerveux; mais les symptômes n'acquerront toute l'intensité dont ils sont susceptibles que chez les personnes bilieuses, mélancoliques, portées naturellement à la colère, à la tristesse, et livrées à la violence des passions les plus profondes.

Quant à l'état moral, dans ces momens où la mort est proche et presque certaine, quelle différence ne doit-on pas remarquer dans la gravité des symptômes, suivant que le malade est plus ou moins courageux, et qu'antérieurement sa conduite a été plus ou moins régulière! Rassuré sur la manière dont il a vécu, l'homme probe supportera les douleurs avec patience et résignation; il en désirera la fin, et la mort ne lui paraîtra qu'un doux repos, un port où va le jeter la tempête. Tourmenté, au contraire, par les remords et la crainte d'un avenir douteux, celui qui a passé sa vie dans le crime sera en proie au plus affreux désespoir; il s'abandonnera à toute sa fureur; l'idée seule de la mort le fera frémir; et cet état moral ne sera pas le moindre de ses maux.

Quant aux soins, il est facile de concevoir que dans cette maladie où la sensibilité physique et morale a acquis le plus haut degré d'énergie, il est facile, dis je, de concevoir combien les soins donnés au malade doivent influer sur son état. Quelle impression fâcheuse ne doit-il pas résulter des sensations violentes qu'on lui fait éprouver, de l'abandon de ses proches, de l'indifférence qu'on lui montre et de l'horreur qu'il inspire, horreur qu'on ne prend souvent pas la peine de lui cacher, enfin des liens dont il est entouré! Et l'on a souvent porté la barbarie plus loin; on a étouffé ces malheureux entre des matelas, on les a empoisonnés, ou tués par hémorrhagie! Doit-on être surpris qu'alors ces ma-

lades, dont toutes les sensations sont si vives, dont toutes les affections sont exaltées, ayant été réduits au désespoir, soient entrés dans une fureur extrême et aient cherché à se venger de tous les maux qu'on leur faisait souffrir?

Marche, durée, terminaison. On distingue aisément trois périodes dans le cours de cette maladie, lorsqu'elle est produite par la morsure d'un animal enragé. La première s'étend du moment de l'inoculation jusqu'à la manifestation des premiers symptômes; alors il n'y a que disposition à contracter une maladie qui véritablement n'existe pas encore; même aucun symptôme n'annonce qu'elle se développera. Si cependant l'individu connaît le danger auquel il est exposé, il est inquiet et tourmenté par des rêves sinistres. Mais ces phénomènes dépendent de l'affection du moral, et non de l'état physique; ils ont lieu également lorsque le danger n'est qu'imaginaire, tandis qu'au contraire on ne les observe pas lorsque la rage doit paraître, et que la personne ignore avoir été mordue par un animal enragé.

La durée de cette période est ordinairement de trente à quarante jours; mais elle varie beaucoup. Ainsi on a vu la rage survenir quelques heures seulement, ou quelques jours après la morsure; tandis que, dans d'autres cas, elle n'a paru que plusieurs mois, et même plusieurs années après. On l'a vue tarder dix, quinze ans, et, suivant quelques auteurs, dix-huit, vingt et même quarante ans; mais ces cas sont très-rares, et si on ne voulait pas y ajouter foi, on ne pourrait cependant s'empêcher d'admettre qu'il existe une différence très-grande dans la longueur du temps que la rage met à se développer; et cette différence est due à la disposition plus ou moins grande des individus à contracter la maladie.

Deuxième période ou période d'invasion. Elle commence avec les symptômes précurseurs de la rage, et finit quand celle-ci est caractérisée. La tristesse, l'inquiétude, les rêves effrayans produits par l'action du virus, et non par la crainte, comme auparavant;

une sensibilité plus vive, des frissonnemens de temps à autre, un embarras dans la tête; mais surtout le gonflement, la douleur de la cicatrice, sa rupture, caractérisent cette deuxième période, qui dure ordinairement trois à six jours, quelquefois moins, quelquefois aussi plus long-temps. Souvent elle manque quand la rage est produite par une autre cause que la contagion, ou lorsqu'une passion vive accélère, détermine le développement de la maladie, comme la chose a souvent lieu.

Troisième période. Elle commence avec la difficulté de la déglutition, et ne finit qu'avec la maladie. Ordinairement elle se confond avec la précédente, qui n'en est que le début; d'autres fois elle se caractérise tout à coup après une cause excitante, sans laquelle même, dans certains cas, elle pourrait ne pas se développer. L'exaltation de la sensibilité et l'hydrophobie en sont les caractères principaux; la cause la plus légère détermine les frissonnemens, les convulsions et les exacerbations, qui quelquefois surviennent sans excitation extérieure. La durée de ces exacerbations est plus ou moins longue; quelquefois elles sont très-courtes; quelquefois aussi elles se prolongent cinq ou six heures; le calme qui suit dure plus ou moins long-temps; il peut être de quelques minutes seulement ou d'une à deux heures. Les symptômes augmentent graduellement et avec beaucoup de rapidité; la durée de cette période est de deux, trois, quatre, sept jours, rarement plus.

La terminaison par la mort est presque constante; les cas où elle n'a pas lieu sont excessivement rares. On n'a pas assez de données pour dire de quelle manière se fait alors la crise; les sueurs et les urines sont les émonctoires que la nature a choisis dans la maladie dont le docteur *Nugent* nous a donné une histoire détaillée. (Essai sur l'Hydroph., traduit de l'anglais. Paris, 1754.) Il paraît, par d'autres observations de guérison, que le retour à la santé est prompt, quand il doit avoir lieu; mais les rechutes sont faciles.

Diagnoctic.

Pour établir le diagnostic d'une manière certaine, il faut suivre la maladie dans ses trois périodes. 1.° La plaie ne présente à la vue rien de particulier; elle guérit comme si elle avait été faite par un animal bien portant; de quelle manière donc distinguer si un virus y a été déposé? c'est surtout, et même uniquement, par les signes commémoratifs qu'on peut le déterminer. Il faut savoir si l'animal qui a mordu était ou n'était pas enragé; et pour le savoir, il est indispensable de connaître les symptômes de la rage dans les espèces qui en sont le plus fréquemment atteintes. Le chien, ce compagnon fidèle de la misère comme de la fortune humaine, est, de tous les animaux, celui qui en est le plus souvent attaqué. Les mêmes causes qui déterminent le développement de cette maladie chez l'homme concourent avec plus d'efficacité pour la produire dans l'espèce canine. Le manque d'eau et d'alimens, leur mauvaise nature, le temps du rut, paraissent aussi la faire naître. La morsure est plus souvent suivie de la rage chez eux que chez nous; mais pourtant tous n'enragent pas après elle. C'est ainsi qu'à Charenton on a fait mordre inutilement le même chien, à des époques différentes, par une trentaine d'animaux enragés; jamais on n'a pu développer la maladie chez lui.

Les symptômes qui la caractérisent sont les suivans : le chien perd l'appétit, devient triste, grondeur, colère, fuit la lumière, cherche la solitude et le repos; il connaît encore son maître, mais il ne lui fait plus de caresses. Bientôt il ne peut plus avaler les alimens; il refuse de boire, et recule quand on lui présente de l'eau; des frémissemens, des mouvemens convulsifs agitent de temps en temps ses membres et tout son corps. Au bout de deux ou trois jours de cet état, furieux, il quitte son habitation, erre de tous côtés, comme pour trouver un lieu où il soit calme, et répand sur sa route l'épouvante et la désolation; il mord, déchire tout ce qu'il

rencontre, et n'épargne même pas son maître. Alors il a l'air effrayé et colère, la tête baissée, les oreilles basses, les yeux brillans, fixes ou hagards, le regard oblique, la gueule béante et remplie d'une bave écumeuse, la langue pendante, le dos arqué, le poil hérissé, la queue entre les jambes, la respiration haletante, la voix rauque, enrouée; souvent il n'aboie pas. Sa démarche est chancelante, tantôt lente, tantôt prompte et par bonds; il va de tous côtés, revient sur ses pas sans détermination fixe, ou continue sa route en ligne droite. Les autres chiens le fuient souvent, et se laissent mordre sans se défendre. La vue de l'homme et de tous les êtres animés, mais surtout celle des chiens, renouvelle ou augmente sa fureur et ses mouvemens convulsifs; l'eau et les corps brillans produisent aussi cet effet. Les accès durent souvent cinq à six heures, puis l'animal, dans une fatigue extrême, tombe et ne se relève que quelques heures après, à moins qu'une cause excitante ne réveille sa fureur; il marche tranquille jusqu'à ce qu'une sensation vive produise un nouveau paroxysme. Rarement il résiste au troisième, et meurt un, deux ou trois jours après avoir quitté la maison de son maître; quelquefois pourtant il ne meurt que le sixième ou septième jour.

Il faut prendre garde de confondre avec la rage d'autres affections, telle que celle connue sous le nom de *maladie des chiens;* elle est épidémique et contagieuse, attaque la muqueuse des fosses nasales et des bronches, dont la sécrétion, beaucoup augmentée, coule par la gueule et les narines, sous l'apparence d'une salive visqueuse. Souvent alors les chiens mordent et éprouvent des mouvemens convulsifs; mais, quoiqu'ils aient perdu l'appétit, ils boivent abondamment et avec facilité. Dans la saison du rut, souvent les chiens deviennent furieux et mordent sans être enragés; ils mordent encore sans cause lorsqu'ils sont jeunes et que les dents leur poussent.

La rage des autres animaux est plus rare et moins bien connue; l'hydrophobie, la fureur sans cause, la feront toujours reconnaître.

Les loups n'attaquent guère les hommes que lorsqu'ils sont enragés ou pressés par la faim; dans ce dernier cas, leur fureur s'apaise promptement, tandis que dans la rage ils font des désastres affreux, déchirent tout ce qu'ils rencontrent, et attaquent les hommes de préférence aux quadrupèdes.

De ce qu'un animal a traversé une rivière, on ne doit jamais conclure qu'il n'était pas enragé.

Lorsque l'on n'a aucune donnée relative à l'état antérieur de l'animal, ni aucun fait subséquent qui puisse servir à établir le diagnostic, les auteurs ont proposé plusieurs moyens pour reconnaître si la plaie a été produite par un animal enragé ou sain. Les anciens conseillaient, les uns de la tenir pansée pendant une heure, les autres pendant vingt-quatre, avec des noix pilées, et de jeter ensuite ces noix à des volailles. Si elles les refusent, ou qu'elles meurent après les avoir mangées, l'animal était enragé; il ne l'était pas, dans le cas contraire. D'autres ont conseillé de faire l'expérience avec du pain ou de la viande qu'on offrirait ensuite à des chiens. *J. L. Petit* voulait qu'on frottât ces alimens dans la gueule de l'animal soupçonné, lorsqu'il était tué. Depuis, *Gruner* a conseillé d'inoculer à des chiens la bave de l'animal suspect, si on l'a tué; mais outre qu'on ne serait pas toujours certain de déterminer la maladie, à moins de faire des expériences très-nombreuses, on aurait perdu, pour s'assurer de l'existence du virus, le seul temps pendant lequel on peut prévenir son action d'une manière certaine; et peut-être même l'individu mordu serait attaqué de la rage avant les chiens auxquels on l'aurait inoculée. *Astruc* et *Sauvages* ont remarqué, au moment de la morsure des animaux enragés, une douleur plus vive qu'elle ne devrait être; mais cette douleur n'est pas constante; elle tenait sans doute à la lésion d'un filet nerveux; une morsure simple aurait pu la produire; et d'ailleurs elle doit varier suivant la sensibilité individuelle.

En résumé, on ne peut jamais s'en rapporter uniquement à ces

moyens, et dans les cas douteux, surtout si l'animal est inconnu, et qu'il ait mordu sans être provoqué, il faut agir comme si le virus rabique était déposé dans la plaie. Qui voudrait, en effet, encourir les dangers auxquels expose une morsure dont le caractère est peu certain plutôt que de subir un traitement peut-être inutile ?

Diagnostic de la deuxième période. La tristesse, la morosité, l'impatience, les rêves effrayans peuvent être les symptômes précurseurs d'une autre maladie; et d'ailleurs ils peuvent tenir à la crainte; alors ils existent dès le moment de l'accident, ou surviennent après une cause qui réveille l'inquiétude. Ces signes acquièrent plus de valeur, s'ils ont paru d'eux-mêmes, et si les jours précédens l'individu était gai et tranquille sur son état. Une sensibilité plus vive, des frissonnemens, de légers mouvemens convulsifs ne sont pas non plus des signes certains que la rage va se développer; ils peuvent tenir à un état nerveux et à l'imagination frappée du malade. Les douleurs se propageant de la cicatrice au pharynx, mais surtout le gonflement et la rupture de cette cicatrice, annoncent bien plus positivement le développement prochain de la rage; cependant ils ne la précèdent pas toujours, et dans quelques cas rares, ils peuvent dépendre d'une autre cause, d'une diathèse particulière, d'une esquille, d'un corps étranger resté sous la cicatrice; et les autres symptômes compliquent d'autant plus facilement cet état, que l'imagination frappée du malade admet facilement tout ce qu'il craint.

Diagnostic de la troisième période. L'exaltation extrême de la sensibilité, les frissonnemens, les convulsions, par une sensation légère et même imperceptible dans l'état de santé, l'impossibilité de la déglutition, l'hydrophobie, l'envie de mordre, l'écume à la bouche, le retour irrégulier d'intervalles lucides, ne laissent aucun doute sur l'existence de la maladie; mais aucun de ces symptômes,

pris séparément, ne suffit pour faire reconnaître la rage ; car ils se remarquent isolés dans plusieurs maladies, et chacun d'eux peut manquer dans celle qui nous occupe. L'exaltation de la sensibilité et l'horreur pour les liquides sont les phénomènes les plus constans ; et l'on sait que l'exaltation de la sensibilité, les frissonnemens, les convulsions se remarquent dans d'autres affections, et principalement dans les névroses. L'hydrophobie manque rarement ; mais on l'a vue dans une foule de maladies où elle n'est qu'accidentelle, tandis qu'elle est essentielle à la rage. Il sera toujours facile, par les symptômes concomitans, de distinguer si elle n'est qu'un épiphénomène ; le seul cas qui présenterait quelque difficulté, serait celui d'une véritable rage compliquée avec une autre maladie. Souvent l'envie de mordre n'existe pas, ou n'existe qu'à la fin ; ce symptôme s'est aussi montré dans plusieurs maladies nerveuses. Enfin l'écume à la bouche n'est pas plus constante, et d'ailleurs, seule, elle ne pourrait faire reconnaître la rage, puisqu'on la remarque presque constamment dans l'épilepsie. Ce symptôme est cependant très-important et d'une grande utilité, pour empêcher de confondre avec la rage les symptômes nerveux que peut produire l'imagination frappée par la crainte. *Asti* rapporte une observation de ce genre : les phénomènes, après avoir duré quelque temps, disparurent lorsque le sujet de l'observation fut certain que le chien dont il avait été mordu n'était pas enragé. L'histoire de *Thémison*, rapportée par *Dioscoride* et par *Cœlius Aurélianus*, d'après la voix publique, est aussi du même genre. Ce médecin gagna la rage en donnant des soins à un ami ; suivant d'autres, il fut mordu ; toujours il enragea, guérit, et voulut, dans la suite, écrire sur cette maladie ; mais dès qu'il fixait son attention sur cet objet, les symtômes reparaissaient. *Andry*, page 53, rapporte que *Schmid* donne l'histoire d'une domestique qui, après avoir échappé à la rage, ressentait tous les ans, vers le temps de la morsure, un léger égarement d'esprit, et de l'aversion pour les liquides. Ne voit-on pas l'imagination de ces malades reproduire les mêmes symptômes, lors-

qu'elle est particulièrement occupée du danger passé ; et n'est-ce pas bien plutôt à elle qu'à l'action du virus qu'on doit rapporter ces phénomènes? Très-probablement on donne comme des guérisons de rage plusieurs maladies semblables. On reconnaîtra ces effets nerveux à leur plus longue durée, à leur moindre intensité, à la sensibilité moins vive du malade, surtout quand il est examiné au dépourvu ; enfin la chose sera d'autant plus difficile à distinguer, que l'individu aura une connaissance plus parfaite des symptômes qui accompagnent la rage.

Prognostic.

Le prognostic est très-différent dans chaque période. Dans la première, lorsque la morsure vient d'être faite et qu'on peut y apporter les remèdes convenables, il est en général peu dangereux ; mais il varie suivant un grand nombre de circonstances, telles que le tempérament, l'âge, le sexe, le moral de l'individu, son état au moment de la morsure ; il varie suivant la saison, le temps où cette morsure a été faite, la manière dont elle l'a été, le lieu qu'elle occupe, son étendue, l'animal qui l'a produite, et la période de sa maladie.

On n'a pas assez de données pour déterminer par l'expérience quels sont les tempéramens qui prédisposent à la rage et qui la font contracter plus facilement ; on est, là-dessus, presque réduit à des vues théoriques. Considérant donc la chose sous ce rapport, il semble naturel de penser que le tempérament lymphatique, en raison de la faiblesse générale et de l'activité de l'absorption dont il est accompagné ; que le tempérament nerveux, et surtout le mélancolique, en raison de l'exaltation naturelle des sensations, des écarts si faciles de l'imagination, de l'agitation du moral produite par les causes les plus légères chez les personnes qui en sont douées ; il semble, dis-je, naturel de penser que ces tempéramens, toutes choses égales d'ailleurs, seront plus susceptibles que les autres de

faire contracter la rage ; enfin le bilieux y serait plus disposé que le sanguin et que l'athlétique, en raison des passions fougueuses qu'il détermine, ou du moins dont il est accompagné.

Par les mêmes raisons les femmes et les enfans contracteront plus facilement la maladie que les adultes. Il faut pourtant remarquer que ces êtres faibles, ainsi que les individus lymphatiques, sont moins disposés que les autres à la rage, sans contagion préalable; et quand elle survient chez eux, c'est ordinairement la crainte ou le chagrin qui y donne naissance.

Quant au moral, la tristesse, le désespoir, la colère, toutes les passions vives, hâtent, favorisent d'une manière toute particulière le développement de cette maladie; et par conséquent le prognostic est plus fâcheux lorsque le sujet mordu est habituellement livré à ces passions qui, depuis l'accident, ont acquis une nouvelle intensité, que dans les cas où son caractère, naturellement gai et doux, n'a que peu changé depuis la morsure. Le prognostic surtout sera bien plus favorable, si l'individu conserve cette imperturbable tranquillité dans les dangers, heureux don de la nature départi à quelques êtres privilégiés, que s'il est vivement effrayé par l'attaque de l'animal enragé. Il est possible que, si la personne est à jeun, la morsure soit plus dangereuse.

Quant à la saison, l'été paraît favoriser le développement de la maladie, et la contagion est alors plus à craindre. Pour le temps, la nuit ou les momens qui précèdent le sommeil favorisent l'absorption du virus, et la morsure sera plus dangereuse à ces époques. Elle sera plus dangereuse, si les parties intéressées étaient à nu, que si elles étaient recouvertes d'épais vêtemens. Plus les plaies sont nombreuses, étendues et profondes, plus le danger est grand. Le prognostic varie surtout suivant le lieu qu'elles occupent. A la tête, elles causent bien plus souvent le développement de la rage que partout ailleurs, soit parce que cette partie est ordinairement découverte, soit parce que l'absorption y est plus active, et que le virus est porté plus promptement dans le torrent de la circulation

Si un vaisseau d'un calibre considérable, un nerf important ou une grande articulation, sont mis à nu ou intéressés, le prognostic est d'autant plus fâcheux, qu'il est alors plus difficile d'employer les moyens efficaces pour prévenir la maladie.

Quant à l'animal, les morsures des loups sont plus dangereuses que celles des chiens; plus ceux-ci sont forts et robustes, plus ils sont à craindre. Quelle que soit l'espèce, le danger qui accompagne la morsure est d'autant plus grand, que la maladie de l'animal approche davantage de sa fin, que le paroxysme est plus violent, que plus de bave inonde sa gueule, et qu'enfin il est resté plus de temps sans mordre.

Dans cette première période, le prognostic est aussi d'autant plus fâcheux, que le blessé réclame plus tard les soins du médecin, et que la morsure est faite depuis plus long-temps.

A la seconde période, l'espoir de guérison est beaucoup moins grand; il doit même en rester très-peu au moment où le gonflement et la rupture de la cicatrice annoncent l'action du virus. A cette époque, comme à la suivante, les individus d'un tempérament lymphatique ou sanguin offrent peut-être quelques chances de succès de plus que les autres.

Le prognostic de la troisième période est encore bien plus fâcheux; il est même presque constamment mortel. Un petit nombre d'observations authentiques et recueillies avec soin, prouvent cependant qu'alors même la mort n'est pas irrévocable, et que le malade doit conserver une lueur d'espérance. Il suffit, pour en être convaincu, de lire les deux observations suivantes, extraites des Annales de littérature médicale étrangère (8.e année, tome 16, p. 172). L'une est du docteur anglais *John Schlolbred*, chirurgien de l'hôpital de Calcutta. On amena à cet hôpital, le 5 mai 1812, un nommé *Ameir*, âgé de vingt-cinq à trente ans, qui trois semaines auparavant avait été mordu à la jambe par un chien enragé. A son seul aspect, le médecin ne put méconnaître la maladie dont il était attaqué : mouvemens spasmodiques violens du corps, des

bras et du cou ; à chaque inspiration, agitation convulsive des muscles de la face ; rétraction en arrière de la commissure des lèvres ; dépression de la mâchoire inférieure ; figure hideuse ; yeux saillans, rouges, quelquefois fixes, avec un regard terrible et menaçant ; d'autres fois roulans, comme si le malade eût eu appréhension de quelque danger. Une salive visqueuse sortait de sa bouche toujours béante, excepté quand il rapprochait momentanément les lèvres pour rejeter la sécrétion qui s'y attachait : horreur des liquides, affreuses convulsions à leur aspect seul ; agitation de l'air insupportable, et tous les autres signes de la rage. Saignée : à peine dix-huit à vingt onces de sang s'étaient écoulées, que les spasmes disparurent, la respiration devint plus libre, tous les symptômes diminuèrent. On tira quarante onces de sang ; à la fin, calme parfait. Pendant la saignée, le malade fit signe qu'on l'éventât ; après, il but facilement et avec plaisir trois ou quatre onces d'eau, puis il s'endormit ; à son réveil, il but du sorbet et se rendormit. Pendant son sommeil, mouvemens convulsifs des muscles des bras, de la poitrine et de la face, sans que pour cela il s'éveille ; plus tard, sommeil interrompu en sursaut, agitation très-grande, convulsions plus fortes ; il boit un verre d'eau avec la plus grande difficulté. Saignée de huit onces, perte de connaissance : revenu à lui, calme parfait ; il ne reste de la maladie qu'une faiblesse extrême, des maux d'estomac, des étourdissemens qui se dissipent bientôt. Cette observation se trouve aussi, avec des détails très-étendus, dans le Journal de M. *Sédillot* (tome 51, p. 368).

L'autre observation est publiée par M. *Kluyskens*, chirurgien en chef des hôpitaux de Gand, l'un des rédacteurs des Annales. Il fut consulté le 24 octobre 1812, par un praticien respectable (on est fâché qu'il n'en donne pas le nom), à quatre lieues de Gand, pour un homme âgé de trente-neuf ans, qui, dix jours auparavant, avait été mordu par un chien enragé. Il conseilla de brûler la plaie, et, dans le cas où l'hydrophobie surviendrait, d'avoir recours à de fortes saignées. Le 9 de novembre, le matin à

dix heures, le malade éprouva une lassitude générale, un grand accablement ; il se mit au lit. Le médecin appelé arrive une heure après, et le trouve dans le plus fort accès de rage : convulsions, contorsions violentes des membres et des muscles de la face ; yeux très-saillans et dans un mouvement continuel ; expuition avec colère d'une salive visqueuse, qui, en restant quelquefois appliquée sur les lèvres, l'excitait à faire de nouveaux mouvemens pour s'en débarrasser ; respiration fortement gênée, quelquefois même interrompue ; impatience extrême. En portant les mains des assistans à sa gorge et à son estomac, il indiquait ces parties comme les lieux de ses souffrances. Pouls très-inégal, très-irrégulier ; sueurs aux tempes et à la gorge ; agitation continuelle, mais point d'efforts pour mordre ; parole désagréable, souvent impossible ; fureur extrême à la vue de l'eau ; une fois il veut boire et approche le vase de sa bouche, mais alors il éprouve une fureur plus grande que jamais. Saignée d'un litre ; perte de connaissance pendant un quart d'heure Revenu à lui, yeux encore hagards, mais calme parfait ; déglutition facile. Le soir, disposition à une récidive, pouls irrégulier, agitation : une saignée moins forte que la première dissipe cet état. La nuit, sommeil calme.

Le 10, une once de casse procure quelques selles, et la santé est presque rétablie, ce qui dure sept jours.

Le 17 au soir, souper plus abondant qu'à l'ordinaire, sommeil inquiet la nuit. Le matin 18, nouvel accès moins fort que le premier. Une heure après son invasion, saignée très-forte, presque jusqu'à la syncope ; à peine dix à douze onces de sang s'étaient écoulées, que les symptômes disparurent pour ne plus revenir. On mit le convalescent à une diète modérée pendant vingt jours.

J'ai présenté ces observations telles qu'elles sont dans les Annales de littérature ; je n'ai point changé l'ordre des symptômes ; j'ai seulement retranché ce qui m'a semblé pouvoir l'être sans nuire à leur authenticité, qu'on ne peut mettre en doute, à moins que de nier tout ce qui a été écrit.

L'observation de *Nugent*, dont nous avons déjà parlé, recueillie à Bath, en 1751, présente aussi tous les caractères de la rage. Elisabeth Briant, qui en est le sujet, fut observée deux fois par jour avec le soin le plus scrupuleux. Les saignées, l'opium, le cinabre uni au musc, furent les médicamens employés dès le début de la maladie. Le neuvième jour, la malade n'éprouvait plus aucun symptôme, et cet état continua douze jours : alors elle fut effrayée par des discours sinistres ; on lui dit qu'elle ne guérirait jamais, que sa mort était prochaine, etc. ; elle retomba presque dans son premier état. L'assa-fœtida, le musc et le camphre, furent alors employés, et au bout de quinze jours, trente-cinq du début de la maladie, la guérison fut parfaite.

D'où vient donc que tant d'auteurs soutiennent qu'on ne connaît aucun cas de rage déclarée terminé heureusement ? De ce qu'ils ne l'ont pas vu guérir, ont-ils le droit de conclure qu'elle est incurable ? Et ne se ferit-on pas une fausse idée des ressources de la nature et des variétés sans nombre dont les maladies sont susceptibles, si l'on pensait que quelques-unes d'entre elles conduisent toujours à une mort inévitable ? La rage bien caractérisée est sans doute celle qui se termine le plus souvent ainsi ; le prognostic d'aucune n'est aussi fâcheux, et pourtant on ne peut douter que la vie n'ait été quelquefois rappelée par des remèdes convenables et des circonstances particulières à quelques individus.

A cette période, le prognostic varie suivant le temps depuis lequel dure l'hydrophobie ; plus elle date de loin, moins on doit avoir d'espoir. Le tempérament et l'intensité des symptômes apportent aussi de légères modifications. La cause de la maladie n'en apporte aucune ; du moins on ne peut décider si la rage communiquée est plus dangereuse que celle dite *spontanée*. Quelques auteurs, ayant confondu la période d'incubation avec la maladie, ont prétendu que la rage communiquée était moins dangereuse, puisqu'on pouvait la prévenir. D'autres, ayant regardé comme rage spontanée toute maladie dans laquelle l'hydrophobie existait, ont cru celle-

ci moins dangereuse. Il est évident que les uns et les autres se sont trompés.

Autopsie.

C'est en vain que, pour connaître le siége de la rage, on a multiplié les ouvertures de cadavres qui ont succombé à cette maladie ; rien n'est moins constant et plus varié que les résultas auxquels on est parvenu. On a trouvé une foule de désorganisations indépendantes de cette affection, et qui presque toujours existaient avant elle. La fétidité du cadavre, sa putréfaction en vingt-quatre heures, les taches gangréneuses de l'estomac et du canal intestinal, la vacuité des veines, la réplétion des artères par un sang fluide qui ne se coagule pas à l'air, l'injection des vaisseaux cérébraux, la sécheresse des organes, l'inflammation des méninges, etc., ne sont rien moins que constans. Ce qu'on a remarqué le plus souvent, c'est l'inflammation légère de l'arrière-bouche, du pharynx, de l'œsophage, du larynx et de la trachée-artère. Quelquefois ces parties sont d'une sécheresse extrême ; dans d'autres cas plus fréquens, elles sont recouvertes d'une sécrétion écumeuse semblable à la bave que rendait le malade. Peut-être a-t-on regardé à tort cette bave comme le produit de l'augmentation de la sécrétion salivaire, et la salive comme l'humeur qui contient le virus. Je suis porté à croire que c'est le liquide dont les membranes muqueuses sont couvertes qui forme la bave, et qui jouit surtout de la propriété contagieuse. Il serait facile au reste de s'en assurer par des expériences.

Réflexions sur les symptômes et sur la nature de la Rage.

Quand on observe les symptômes de la rage du chien, mieux connue que celle des autres animaux, et qu'on les compare à ceux qu'offre cette maladie dans l'homme, on ne peut s'empêcher de reconnaître entre leurs symptômes une analogie frappante. La tristesse, l'inquiétude, la disposition à la colère, la recherche de la

solitude annoncent chez l'homme, comme dans le chien, que la rage va se développer. Quand elle est déclarée, tous deux éprouvent une exaltation de la sensibilité telle, que les sensations les plus légères sont douloureuses, et déterminent des spasmes, des convulsions, de la fureur; même hydrophobie chez l'un et chez l'autre. Cette similitude des symptômes indique assez que les deux maladies sont analogues, et qu'il existe un virus rabique.

Le chien présente cependant quelques symptômes rares chez l'homme; d'abord l'animal quitte la maison de son maître et erre de tous côtés. Il me semble qu'on peut en trouver l'explication dans les effets de la maladie, et dans la différence qui existe entre les deux êtres animés. Tous les objets qui entourent le chien enragé déterminent des sensations douloureuses; c'est à ces objets qu'il doit attribuer son mal, le raisonnement ne pouvant lui indiquer, comme à l'homme, qu'il est en lui-même; il croit, en s'éloignant, éviter les souffrances; mais partout il trouve les causes qui les produisent; il court vainement après la tranquillité, et mord tous les êtres auxquels il attribue ses douleurs. L'homme, et le chien surtout, excitent sa fureur, parce que c'est d'eux qu'antérieurement il a reçu le plus d'atteintes.

Si l'homme n'avait jamais l'envie de mordre, comme le soutiennent MM. *Dupuytren* et *Lalouette*, cette explication nous paraîtrait préférable à celles qu'ils ont données. M. le professeur *Dupuytren* dit qu'il est dans la nature du chien de mordre, et non dans celle de l'homme; ce n'est qu'éluder la question, sans y répondre. M. *Lalouette* (p. 97) pense que l'instinct du chien est de mordre, que l'éducation seule corrige ce penchant, mais qu'aussitôt que la rage paraît elle détruit subitement le résultat de l'éducation, et que l'animal, revenu à sa première nature, suit son impulsion naturelle. M. *Lalouette* oublie que le loup, dans l'état sauvage, ne mord que pour ses besoins ou sa défense, tandis que, lorsqu'il est enragé, il attaque avec fureur tout ce qu'il rencontre; et il en est de même du chien.

Mais on ne peut nier que, si le désir de mordre ne s'observe pas toujours dans l'homme, il ne se montre souvent chez lui. A quoi donc tient-il? Je pense qu'il est dû à une perversion de la sensibilité, à laquelle on n'a pas encore fait attention dans cette maladie. Ce n'est pas dans la rage seule qu'on a observé ce phénomène; on l'a vu dans des fièvres ataxiques, dans la manie, l'épilepsie, l'hystérie, et autres maladies nerveuses. Qui ne connaît l'histoire de cette femme tourmentée du désir de mordre le bras d'un boulanger son voisin; le mari, excédé des plaintes et des prières de son épouse, la guérit en payant le boulanger, pour contenter son envie singulière?

L'hydrophobie tient manifestement à la même cause. On a donné de ce symptôme une foule d'explications ou absurdes ou insuffisantes. Les anciens croyaient que les malades voyaient un chien, ou leur propre figure altérée dans le liquide. M. *Portal* pense qu'il dépend de ce que la déglutition des liquides exige une contraction plus forte des muscles du pharynx que les alimens solides, et peut-être de ce que ces muscles irrités par la salive, dont la qualité est pervertie, le sont encore davantage lorsqu'elle est délayée par quelque liquide. (*Portal*, Obs. sur la nat. et le trait. de la rage, p. 45 et 46, Paris, 1779) M. *Lalouette*, voulant le rapporter à l'exaltation de la sensibilité, attribue ce phénomène à la douleur que détermine l'application plus parfaite des liquides que des solides sur les points sensitifs. (Essai sur la rage, p. 86.) Cette explication, plus raisonnable que les autres, ne rend pas non plus compte des faits observés. Comment en effet concevoir avec elle, que les malades peuvent quelquefois boire les tisanes, les bouillons, et surtout les liquides foncés en couleur, tandis qu'ils ne peuvent pas même jeter les yeux sur l'eau sans éprouver des convulsions? Je le répète, ce symptôme est dû à une perversion de la sensibilité: on l'a remarqué dans un grand nombre de maladies, surtout dans les affections nerveuses; on l'a vu dans beaucoup d'inflammations, et quelquefois même régner épidémiquement; il

peut exister avec la santé, et être habituel, comme le prouvent les observations suivantes.

Lister rapporte l'histoire d'une femme nerveuse âgée de soixante ans, qui depuis son enfance éprouvait une sorte d'horreur pour l'eau, et n'avait jamais pu boire que goutte à goutte avec beaucoup de difficulté ; elle était en même temps sujette à des craintes subites, à des mouvemens qu'elle ne pouvait réprimer.

Voltaire, dans son Histoire de *Pierre-le-Grand*, dit que ce monarque était saisi d'un effroi machinal, qui allait jusqu'à la sueur froide et aux convulsions, lorsqu'il voulait passer un ruisseau : il brava enfin cette crainte, et en se plongeant dans l'eau, il se guérit. (P. 114, ed. *Palissot.*)

Mazars de Cazeles a observé l'hydrophobie chez une femme les quatre premiers mois de la grossesse ; ce phénomène s'est renouvelé pendant le même temps les onze fois que cette femme est devenue enceinte : elle avait alors une telle horreur des liquides, que non-seulement elle ne buvait pas du tout pendant ces quatre mois, mais qu'elle ne pouvait même souffrir qu'on bût en sa présence ; la vue et le murmure de l'eau lui étaient insupportables, et lui causaient des syncopes ; pour passer sur un pont, elle était obligée de se bander les yeux, et de se boucher les oreilles. (Journ. de Méd., t. 16, p. 33.) Tous ces faits sont du même genre, tous doivent être rapportés à l'aberration de la sensibilité. J'en dis autant des illusions des sens et des terreurs paniques qu'on remarque dans la rage.

L'écume dont la bouche est remplie est le dernier des symptômes qui méritent de fixer l'attention : elle est le produit de la sécrétion augmentée des glandes salivaires, ou de la muqueuse qui tapisse le commencement des canaux aériens et digestifs. Indique-t-elle que ces parties sont primitivement enflammées, comme quelques auteurs l'ont cru ? Je ne le pense pas, et je crois qu'elle est le résultat d'une irritation nerveuse et sympathique. Si, dans le fait, l'inflammation était la maladie essentielle, elle existerait constamment ; ce qui n'a pas lieu. D'ailleurs tous les symptômes an-

noncent l'affection profonde du système nerveux et de l'appareil sensitif. L'autopsie n'offre aucune lésion constante; et cela suffit pour faire regarder la maladie comme une névrose.

Traitement.

Ce n'est pas sans un sentiment profond de pitié qu'on jette un coup-d'œil sur la foule immense des remèdes vantés contre la rage par l'aveugle empirisme ou par le charlatanisme le plus vil, et reçus avec enthousiasme par la sottise ou la superstition ; mais à la surprise dont on ne peut se défendre en voyant tant de médicamens inertes, déclarés préservatifs ou curatifs infaillibles et constans de cette maladie, succède bientôt cette idée simple et naturelle, qu'aucun d'eux ne jouit des propriétés dont il est decoré. Et à quel autre résultat satisfaisant et raisonnable pourrait-on être conduit? à les regarder tous comme des spécifiques? Mais alors depuis long-temps la rage devrait être rayée du nombre des maladies auxquelles l'espèce humaine est exposée. Admettra-t-on, au contraire, qu'un seul des mille et mille remèdes conseillés contre elle est utile, que, sans lui, l'homme mordu enragera inévitablement, et qu'il est voué à une mort certaine? Tel est en effet le langage des charlatans dont chacun feint de croire ou croit réellement qu'il possède seul le secret de la guérir. Admettant un moment que la chose soit ainsi, que resterait-il à faire à un médecin prudent, obligé de choisir dans cette liasse énorme de formules aussi inconcevables les unes que les autres, ou de médicamens inconnus qui tous comptent des succès égaux ; que lui resterait-il à faire, si ce n'est de répéter au malade ce beau vers de Corneille ?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Mais non, aucun de ces remèdes ou secrets, ou vendus à divers gouvernemens, ou prônés dans les divres écrits, ne jouit en effet d'une vertu spécifique ; des expériences, malheureusement trop certaines,

ont prouvé qu'aucun d'eux ne détruit le virus rabique. Comment donc se fait-il que presque tous ont joui d'une vogue si peu méritée, et qu'ils sont encore aujourd'hui distribués avec quelque apparence de succès ? La réponse est déjà faite : soit par ignorance, soit par intérêt, ceux qui les distribuent ont fait croire que toute morsure d'animal réputé enragé était nécessairement suivie de la rage ; partant de ce principe, faux en lui-même, on a regardé comme de véritables préservatifs tous les remèdes administrés dans l'intention de prévenir cette maladie, lorsqu'après leur administration elle ne s'est pas développée.

Je ne dirai pas cependant que ces remèdes n'ont jamais été d'aucune utilité ; ils ont pu, lorsqu'il n'y avait qu'une légère disposition à la maladie, lorsque l'individu avait en eux une entière confiance ; ils ont pu, en éloignant la tristesse et la crainte, en calmant son imagination frappée, en rappelant l'espoir que déjà il avait perdu, donner à la nature le temps et les forces de détruire les causes morbifiques, et prévenir ainsi le développement de la rage ; mais ce n'est pas par une vertu spécifique : l'eau pure aurait produit le même effet, si le malade l'eût prise pour un médicament infaillible dont il eût ignoré la nature.

Ces remèdes ont encore pu dissiper quelques symptômes nerveux pris par les gens du peuple, ou même par des médecins, faute d'un examen assez attentif, pour une rage développée ; mais dans les cas où la maladie existait véritablement, ils n'ont jamais été d'aucun secours : mon pays en a fait ces dernières années une triste épreuve. A la fin de l'été de 1814, un loup enragé porta l'épouvante dans quelques communes des environs de Mortain, et mordit plus de trente personnes. Plusieurs de ces malheureux furent à huit lieues de là (à Avranches) demander des secours à M. **, connu dans plusieurs départemens voisins pour posséder un remède infaillible contre la rage, quand elle n'est pas au troisième accès. Le remède fut pris, les blessés restèrent sous les yeux du guérisseur, enragèrent, et moururent. Cependant, *depuis plus de deux cents ans*, *les an-*

*cêtres de M. ** ont préservé de la rage un nombre infini de personnes ; il en a lui-même traité plus de cinq cents, et presque toutes jusqu'ici avaient été préservées*, dit M. **, compatriote de M. **. (*Voyez* Gazette de Santé, 1814, p. 269 et 282.) Tels sont ces prétendus spécifiques : *ab uno disce omnes.*

Il serait trop long, et je pense inutile, de nommer seulement ici toutes les substances données pour guérir la rage ; au lieu d'une dissertation je ferais un volume : qu'il me suffise d'indiquer le plus brièvement possible le seul traitement raisonnable adopté presque généralement aujourd'hui.

J'ai remarqué trois périodes dans la rage ; j'examine le traitement dans chacune d'elles.

Première période. Si la morsure vient d'être faite, il est utile de la laver, ainsi que les environs, avec une grande quantité d'eau tiède simple, alcaline ou acidule ; de la laisser beaucoup saigner, de favoriser même l'écoulement du sang en appliquant une ventouse sur la plaie ; puis on l'essuie bien exactement, pour qu'aucun liquide ne s'oppose à l'action du caustique. Pendant ce traitement préparatoire, on a fait chauffer à blanc un cautère de forme appropriée à celle de la morsure. On procède à la cautérisation le plutôt possible. On doit apporter à cette opération un soin tout particulier, et dans la crainte de laisser un seul point *imbrûlé*, replacer à plusieurs reprises et avec courage le fer rouge dans la plaie ; il serait utile de promener ensuite sur l'escharre un pinceau trempé dans le muriate d'antimoine liquide, ou toute autre solution caustique. C'est à ces derniers moyens qu'on doit avoir uniquement recours lorsque le sujet est craintif, méticuleux, fortement effrayé de l'idée seule de la brûlure. Les sels caustiques, le muriate d'antimoine liquide surtout, les acides concentrés, la poudre à canon ou l'amadou auxquels on met le feu ; enfin tout moyen capable de cautériser la surface entière de la plaie sera employé avec succès : celui qui remplit le mieux cette indication, et qu'on peut administrer le plus

promptement, est le meilleur. De cette manière on détruit le virus, on en rend l'absorption impossible ; ou si l'on veut qu'il agisse en irritant les nerfs, on prévient d'autant plus efficacement son effet, que non-seulement on change la nature de ce virus, mais que même on prive de la vie les parties sur lesquelles il exerce son action. Il est actuellement bien prouvé que cette cautérisation rend nulle l'inoculation non-seulement du virus rabique, mais aussi celle de tous les autres.

Cette opération faite, on pansera la plaie comme une brûlure simple avec de la charpie recouverte d'une couche de cérat : je pense qu'il vaudrait mieux l'arroser les premiers jours seulement, avec un liquide caustique. Quand l'escharre tendra à tomber, on en favorisera la chute ; et s'il restait quelques doutes sur la manière dont la première cautérisation aurait été faite, on cautériserait de nouveau ; sinon il est utile, du moins tel est l'avis du plus grand nombre des praticiens, de tenir la plaie ouverte pendant plus d'un mois, en la pansant avec des substances irritantes. On fera tout ce temps des frictions mercurielles autour de la plaie. Quelques médecins les défendent : elles ont été employées avec succès dans un si grand nombre de cas, et par des praticiens si distingués, qu'on ne peut mettre en doute leur efficacité ; mais elles ne sont utiles que lorsqu'une portion du virus a échappé à l'action du feu malgré toutes les précautions possibles. Plusieurs praticiens préfèrent l'alcali volatil et les sudorifiques.

Je ne dis pas qu'on doive rassurer le malade sur son état, lui faire oublier, s'il est possible, par des distractions, des promenades, et autres moyens connus, le danger auquel il a été exposé ; qu'on doive éloigner de lui avec le plus grand soin tout ce qui serait capable de frapper vivement son imagination, puisque nous avons fait remarquer précédemment l'influence de ces diverses causes sur le développement de la rage, et que seules elles sont même quelquefois capables de la produire. On lui fera de même éviter les passions violentes, surtout la colère et l'amour ; on ouvrira son cœur à tous

les sentimens doux et affectueux de l'amitié et de la confiance ; enfin on lui recommandera fortement de ne se livrer à aucun excès dans les alimens, les boissons, l'exercice, etc. Si des symptômes de pléthore, d'embarras gastrique ou intestinal, etc., paraissent, on les combattra promptement par les moyens connus.

Tel est le traitement qu'on doit employer le plus ordinairement : il demande quelques modifications, suivant les circonstances. Ainsi, lorsque la morsure peu étendue n'intéresse que la peau, il serait peut-être avantageux, avant de cautériser, d'enlever le pourtour, en la cernant de deux incisions semi-elliptiques ; si elle est étroite, profonde ou anguleuse, on devra nécessairement l'agrandir par des incisions, de manière à pénétrer partout et à pouvoir brûler toute la surface de la plaie ; si quelque lambeau était formé par les dents de l'animal, il serait plus prudent de l'enlever que de le cautériser ; si on soupçonnait de légères écorchures à la peau, dans des lieux où les habits auraient été déchirés, on ferait sur ces parties des lotions avec le vinaigre ou une solution alcaline ; et si la douleur indiquait ces écorchures, on aurait recours au caustique ; si un doigt était presque séparé, ou si les tendons étaient déchirés, on ne devrait pas hésiter à en faire l'extirpation ; on devrait de même amputer un bras, si la main avait été en quelque sorte dévorée par un loup furieux. Au reste, on ne peut, dans ces cas, donner de principes généraux ; c'est à l'homme de l'art à savoir prendre le parti convenable suivant les circonstances.

Il est des occasions où la cautérisation présente de grandes difficultés : ainsi, lorsqu'un gros nerf, une artère d'un volume considérable sont mis à nu, on doit surtout avoir recours aux lotions dont nous avons parlé, et cautériser la plaie avec le fer rouge, sans intéresser ces parties ; il serait peut-être ensuite utile de semer sur le nerf ou l'artère qu'on viendrait de laver avec un acide étendu, des poudres absorbantes, alcalines, et légèrement irritantes. Si la dent de l'animal a pénétré dans une grande articulation ou dans l'œil, dans la bouche, la difficulté est encore bien plus grande : on cau-

térise alors ce que l'on peut sans danger, toujours avec le fer rouge ; et surtout on ne doit pas négliger d'avoir recours au mercure et au traitement interne.

On doit employer le même traitement lorsque la morsure est faite depuis long-temps. Si la plaie est cicatrisée, beaucoup de praticiens conseillent de la rouvrir et de la cautériser ; si le blessé veut s'y soumettre, cela ne peut avoir d'inconvénient, mais je doute fort que cela soit utile.

Enfin on ne doit pas oublier que, dans les cas les plus simples en apparence, on peut bien être certain de prévenir la contagion par les moyens que nous avons indiqués, mais qu'on ne peut jamais être sûr de prévenir la rage, si le blessé, toujours inquiet, s'abandonne au chagrin, à la terreur, et se forge continuellement des chimères alarmantes, puisqu'alors elle peut n'être plus l'effet de la morsure, à laquelle seule la cautérisation apporte remède.

La seconde période ne demande pas d'autre traitement que la première, à moins que dès-lors on n'administre celui de la troisième ; ce qui paraît plus rationnel, lorsqu'on est à peu près certain que la maladie va se développer.

Lorsque la troisième période est survenue, à quel traitement doit-on avoir recours? La gravité de la maladie est telle, qu'il faut l'attaquer de front, sans avoir égard aux complications qui peuvent exister, et à l'état particulier du malade. Les moyens qui agissent fortement sur les propriétés vitales devront être employés de préférence, et surtout ceux qui peuvent diminuer l'exaltation de la sensibilité et l'excitation générale : de ce nombre sont les saignées, les calmans, les narcotiques, les antispasmodiques, les bains tièdes. Les saignées, qu'on a vues suivies de succès dans les observations que j'ai rapportées, ne doivent pas être faites par palettes, mais par livres de sang : on y aura recours dès que l'hydrophobie paraîtra, et on emploiera ensuite l'opium donné en pilules ou en lavemens. On ne doit pas craindre d'en donner plusieurs gros, même

plusieurs onces par jour. M. *Dupuytren*, voulant déterminer le narcotisme, l'a employé à des doses énormes : il a fait administrer en lavemens trois à quatre onces de laudanum par jour ; il a donné à l'intérieur autant d'extrait aqueux d'opium, en commençant par douze grains, et doublant la dose à chaque heure ; il l'a continué ainsi trente-six heures, en revenant à la première dose après un certain temps, et il n'a pas procuré le plus léger assoupissement ; nouvelle preuve de l'exaltation de la sensibilité et de la nécessité de varier la dose des médicamens suivant les maladies où on les emploie. Le professeur dont nous venons de parler voyant que l'opium ne produisait aucun effet en lavemens ou introduit dans l'estomac, essaya, sur le nommé Surlu, de l'injecter dans les veines. Deux grains d'extrait muqueux d'opium en solution dans l'eau furent introduits dans la saphène, et suivis d'un calme de trois à quatre heures ; on doubla alors la dose, et on fit l'injection dans la jugulaire. Les symptômes reprirent toute leur intensité pendant la nuit, et le lendemain matin le malade mourut, après une nouvelle injection de six à huit grains d'extrait d'opium. On peut essayer ce remède, et les autres narcotiques et antispasmodiques employés de cette manière. On doit dire cependant que ces injections d'opium, d'eau distillée de laurier-cerise, ainsi que les saignées, ont été employées sans succès par MM. *Magendie* et *Breschet* dans leurs expériences à ce sujet. On pourrait aussi tenter les bains tièdes qui tiendraient des médicamens narcotiques en solution : les malades éprouvent de la difficulté à s'y mettre ; mais dès qu'ils y sont, les douleurs diminuent souvent, et un léger calme les suit, même lorsqu'on a employé l'eau seule, comme jusqu'ici on l'a fait.

Si ces moyens répétés ne produisent aucun effet avantageux, on peut avoir recours à ceux qui ont été le plus en vogue ; tels sont les frictions mercurielles, les bains de surprise, la belladone, l'arsenic, les morsures de vipères, etc. M. *Lalouette* veut qu'on couvre presque le corps de vésicatoires ; mais ce traitement, fondé sur une théorie qu'on ne peut admettre, doit considérablement

augmenter les douleurs et tous les symptômes de la rage : ce médecin dit cependant avoir rendu la déglutition plus facile, en plaçant autour du cou un emplâtrevésicatoire.

Enfin, si la maladie fait toujours des progrès, et qu'il ne soit plus permis de conserver un reste d'espoir, il faut éviter au malade toutes les souffrances, le dérober à la lumière, au bruit et à toutes les sensations, avoir pour lui les attentions qui doivent être prodiguées à l'homme mourant, et écarter autant que possible les épines dont est semé le chemin de la mort. Il est rare, quand on prend ces précautions, que le malade soit agité d'un délire furieux et qu'il cherche à mordre. Si cependant on remarquait cette impulsion, il faudrait le lier, en lui donnant avec douceur les raisons pour lesquelles on le fait. Il n'est pas besoin de recommander de ne pas le saigner aux quatre membres, de ne pas l'étouffer entre des matelas, etc.; cette abominable coutume, née dans des temps de barbarie, devait disparaître avec elle : le médecin, quand il ne peut être le ministre de la vie, ne doit jamais être le ministre de la mort.

Tel est le traitement qui me paraît le plus convenable. Mais de ce que les saignées, l'opium, etc., ont été presque toujours inutiles, pouvait-on raisonnablement conclure, comme on l'a fait, que ces moyens n'avaient jamais été et ne pouvaient être suivis de succès? Eh ! quelle maladie est toujours traitée avec succès? Vous qui voulez un spécifique contre la rage, contre cette affection terrible dans laquelle la vie paraît attaquée dans ses principes, et qui refusez d'ajouter foi aux guérisons publiées, parce que les médicamens au moyen desquels elles ont eu lieu n'ont pas réussi entre vos mains, donnez nous un remède qui guérisse constamment les fièvres ataxiques et adynamiques, etc., et alors on vous indiquera le spécifique que vous cherchez.

Si l'on était assez heureux pour diminuer l'intensité des symptômes, il faudrait insister sur les moyens employés, et si la santé se rétablissait, on devrait éviter avec le plus grand soin tout ce qui pourrait occa-

sionner une rechute. Elle eut lieu chez la femme *Briant* par des discours désespérans, et chez l'homme dont M. *Kluiskens* a publié l'histoire, par une faute de régime. Les moyens d'éviter ces rechutes sont assez connus par ce qui a été dit précédemment; il suffit d'avoir observé qu'elles pouvaient avoir lieu, pour mettre le médecin en garde contre elles, et pour apprendre à les prévenir.

Ici se termine ce que j'ai cru devoir dire d'une maladie sur laquelle il est plus facile de faire des volumes qu'une simple dissertation. Des recherches sur la rage remplies d'érudition et de vues pratiques très-utiles m'avaient été laissées par mon père : ce dépôt précieux et cher à mon cœur m'engagea à choisir ce sujet pour ma dissertation inaugurale. Lorsque j'entrepris de le traiter, j'étais loin de prévoir les difficultés qu'il présentait, même avec le secours que j'avais entre les mains; et lorsque je m'aperçus combien il était au-dessus de mes forces, je l'avais trop travaillé pour y renoncer entièrement. Je redoublai d'efforts, et j'ai fait ce que j'ai pu pour rendre cet essai digne de l'École célèbre à laquelle il est présenté. Puisse-t-il prouver aux savans professeurs qui en font la gloire que j'ai su profiter de leurs leçons et saisir l'esprit dans lequel doit être actuellement cultivée la médecine!

HIPPOCRATIS APHORISMI
(*Edente* LORRY).

I.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Sect.* 1, *aph.* 6.

II.

Si à febre detento, tumore in faucibus non existente, suffocatio ex improviso superveniat, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 35.

III.

Si à febre detento collum derepentè inversum fuerit, et vix deglutire possit, tumore non existente, lethale. *Ibid.*, *aph.* 35.

IV.

Quæ medicamenta non sanant, *ea* ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, *ea* ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.

V.

Et tenebricosâ vertigine laborans, et lucem aversans, et somno ac ardore multo detentus, desperatus. *Ibid.*, *aph.* 15.

VI.

Et qui in rabiem actus furit intrepidè, et non agnoscit, et neque audit, neque intelligit, *jam* moribundus *est*. *Ibid.*, *aph.* 16.

HIPPOCRATIS PRÆDICTIONES LIBRI PRIMI
(*Edente* FOESIO).

VII.

Excreatio frequens et irrita, si quidem aliud quoddam signum affuerit, phrenitidem portendit. *Præd.* 6.

VIII.

In furiosâ et vehementi mentis emotione succedentes tremores, malignitatem denuntiant. *Prædict.* 14.

IX.

Phrenitici parum bibunt, ex levibus strepitibus facilè irritantur ac percelluntur, tremuli sunt. *Præd.* 16.

X.

Faucium gracilium dolores suffocantes convulsionem minantur, tum verò præcipuè si ex capite originem ducunt. *Præd.* 104.

HIPPOCRATIS COACÆ PRÆNOTIONES,

(*Edente* FOESIO.)

XI.

Cervicis dolor in omni quidem febre malum; in his verò pessimum in quibus etiam vehementis insaniæ victus. *Prænot.* 273.

XII.

Anginæ in quibus neque in collo, neque in faucibus, quicquam apparet, sed quæ vehementem suffocationem ac spirandi difficultatem adferunt, eodem aut tertio die necant. *Prænot.* 363.